

# La mort d'un enfant

Il est gisant sur le rivage  
Le jeune arbuste à peine né,  
Qui d'un destin plus fortuné  
Semblait nous offrir le présage :  
Hier il croissait couronné  
D'un tendre et verdoyant feuillage :  
Qui pouvait prévoir que l'orage,  
Contre lui soudain déchaîné,  
Aurait si tôt déraciné  
Ce frêle ornement du bocage ?  
Repose en paix, aimable enfant,  
Qui, par un arrêt trop sévère,  
Comme une étoile passagère,  
N'es venu briller qu'un instant  
Aux yeux attendris de ta mère,  
Et qui, sensible et caressant  
Durant ton séjour sur la terre,  
Souriais même en approchant  
De la longue nuit funéraire  
Où t'a replongé le néant !  
Hélas ! Nos cœurs, sans défiance,  
Rêvaient déjà ton avenir,  
Et se plaisaient à l'embellir  
Des doux rayons de l'espérance :  
Nous étions loin de pressentir  
Cette inexorable sentence

Qui te condamnait à mourir  
Dans le berceau de ta naissance.  
Mais pourquoi plaindre ton destin ?  
Ah ! Quand on a connu la vie,  
On porte bien souvent envie  
A qui n'a vécu qu'un matin.  
Est-il un sort plus déplorable  
Que de s'éteindre avec lenteur,  
Et de voir le temps destructeur  
Frappé d'un bras impitoyable  
Tout ce qu'a chéri notre cœur ?  
En nous éloignant du rivage,  
Il nous faut chaque jour pleurer  
Quelque compagnon de voyage  
Dont la mort vient nous séparer.  
Les sens eux-mêmes s'affaiblissent ;  
Le corps cherche en vain sa vigueur ;  
De l'âme tombée en langueur  
Les facultés s'anéantissent ;  
Les accès du cœur sont fermés,  
Et, presque détaché de l'être,  
On cesse enfin de reconnaître  
Ceux que l'on a le plus aimés !  
Telle est la fidèle peinture  
De ce vieillard à son déclin,  
Pour qui le temps et le chagrin  
Ont désenchanté la nature.  
Combien ton partage est heureux,  
Enfant qui meurs à ton aurore,  
Sans avoir pu connaître encore

Tant de supplices douloureux !  
Ton âme, paisible, ingénue,  
Conservant ses illusions,  
N'a point senti ces passions  
Dont le feu dévorant nous tue.  
Des ennemis insidieux  
N'ont point trompé ta confiance ;  
Tu croyais voir la bienveillance  
Sur tous les fronts, dans tous les yeux,  
Et tu revoles vers les cieux  
Avec ton heureuse ignorance :  
Qu'on est plus digne de pitié  
Lorsqu'une triste expérience  
Vous a montré l'indifférence  
Où l'on espérait l'amitié !  
Ta course est bien vite accomplie :  
Mais tu n'as connu ni remords,  
Ni crainte, ni mélancolie ;  
Tu n'as fait qu'effleurer les bords  
Du calice amer de la vie.  
En t'accordant de plus longs jours  
Dans ce royaume de misère,  
Le sort, qui ferme ta paupière,  
T'aurait fait regretter le cours  
De ta félicité première.  
Peut-être n'est-il point cruel  
En te privant de l'existence,  
Quand tu n'as connu sous le ciel  
Que le doux baiser maternel  
Et le bonheur de l'innocence !

Amédée Pommier (1803–1877)